

Les combats et la fin de la 8e Armée

Autor(en): **Bidon, Henry**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Allgemeine schweizerische Militärzeitung = Journal militaire suisse = Gazzetta militare svizzera**

Band (Jahr): **87=107 (1941)**

Heft 3

PDF erstellt am: **05.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-17161>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

tionen auszuholen und die Vorteile des Augenblicks voll auszunützen. Das Ziel einer Gegenaktion ist die Vernichtung des Gegners unter Ausnützung seines momentanen Schwächezustandes und durch Schaffung einer lokalen Feuerüberlegenheit. Diese lokale Ueberlegenheit des Feuers kann und soll durch die dafür vorgesehenen Gegenstosstrupps bis zur völligen Vernichtung oder Vertreibung des Gegners ausgenützt werden.

2. Durch den ganzen Bericht zieht sich als roter Faden das Problem der Führerpersönlichkeit. Der Führer gehört nach vorn zu seiner kämpfenden Truppe. Und wenn auch der Angriffsgeist durch den Verlust des Führers beeinträchtigt wird, so wird doch die Truppe sich zäher und verbissener am Gelände festhalten, deren Führer im Kampfe gefallen ist, als diejenige Truppe, die über den Verbleib des Führers nichts weiss.

3. Es kann notwendig werden, und wird es in unserer Lage sehr oft sein, dass der letzte Mann zu kämpfen hat. Es wäre deshalb angezeigt, einmal zu überprüfen, ob unsere Bureau-Ord. noch in der Lage wäre, ihr Gewehr im Bruchteil einer Sekunde in den Anschlag zu reissen oder vor einem heranheulenden Geschoss in die beste und nächste Deckung zu hechten, oder ob unser Küchenchef imstande wäre, einigen Versprengten den Kopf zurecht zu setzen und mit diesen und seinen Trabanten zusammen dem eingebrochenen Gegner Verluste beizufügen.

Les combats et la fin de la 8^e Armée

Travail publié dans la «Revue des Deux-Mondes»
par *Henry Bidou*. *)

A Partir du moment où, dans les premiers jours de juin 1940, les armées françaises formèrent une longue ligne tendue en cordon de la Somme au Rhin, il fut évident que la rupture de cette ligne, si elle devait se produire, entraînerait les plus graves

*) Der Abdruck des Artikels des bekannten französischen Historikers Henry Bidou über die Operationen der französischen VIII. Armee, der in der «Revue des Deux Mondes» vom 1. Februar 1941 erschienen ist, wurde uns von der Administration dieser Zeitschrift entgegenkommend bewilligt. Dieser Artikel bedingt für uns ein ganz besonderes Interesse im siebenten Jahrzehnt nach Uebertritt der Bourbakiarmee 1871, da in ihm die operative Lage festgelegt wird, welche das französische 45. Corps des Generals Daille zwang, im Juni 1940 die Schweizergrenze zu überschreiten, um in unserem Lande interniert zu werden. Im übrigen ist der Artikel ein erstmaliger Beitrag zur Schwierigkeit der operativen Führung grosser Truppenmassen, insbesondere wenn diese auf die Defensive eingeschränkt ist. Von Henry Bidou ist in der französischen Zeitschrift «Le Jour» ebenfalls erstmalig eine zusammenfassende Darstellung des Feldzuges in Frankreich 1940 erschienen, die wertvolles Material enthält.

dangers d'enveloppement pour les unités qui auraient continué à la tenir. L'éternel défaut des dispositifs linéaires se manifestait.

Or, la ligne fut percée en deux endroits: le 7 juin en Normandie, à l'est du barrage de la Bresle, sur le plateau d'Hornoy; le 9 juin en Champagne. La rupture en Champagne isolait de l'ensemble des armées françaises les forces situées à l'est, et dont la plupart étaient en liaison avec la région fortifiée étendue de Longuyon au Rhin et bien connue du public sous le nom de ligne Maginot. Ces forces de l'est formaient un groupe d'armées, le 2^e, sous les ordres du général Prételat, comprenant la III^e armée à gauche, la V^e au centre, enfin la VII^e à droite, au sud de Sélestat.

A partir du moment où les Allemands avançant en Champagne le débordaient sur la gauche, ce groupe d'armées se trouva dans une situation critique. A mesure que l'ennemi se portait rapidement de la Champagne sur la Franche-Comté, cette situation devenait plus alarmante. Le jour où, traversant la Franche-Comté par Besançon, les *panzerdivisionen* arrivèrent à la frontière suisse, le groupe d'armées n° 2, complètement encerclé, se trouva dans une position désespérée.

Le dessin des pages qui suivent est de montrer l'histoire d'une des trois armées de ce groupe, la VIII^e.

De cette armée, il nous a été donné, récemment, de rencontrer le commandant et le chef d'état-major, tous deux rentrés de captivité, et d'interroger d'assez nombreux officiers et combattants se trouvant en convalescence à la sortie des hôpitaux où ils avaient été soignés. Nous avons pu ainsi reconstruire l'essentiel du drame final de son encerclement et de sa vaillante résistance, «jusqu'au dernier vivre et à la dernière munition», selon l'expression même de son chef. Et nous nous proposons de l'exposer ici, nous excusant d'avance de ne pouvoir faire bien comprendre dans quel extraordinaire esprit de courage et de sacrifice la VIII^e armée a terminé ses jours.

* * *

Le général Laure avait pris le commandement de la VIII^e armée dans la nuit du 21 au 22 mai, à minuit. La veille, 21, il était passé à Villers-les-Nancy, au quartier général du général Prételat, commandant le 2^e groupe d'armées, qui lui avait donné ses instructions.

Pour les comprendre, il faut se rappeler que l'armée avait sa position de résistance sur la rive gauche du Rhin, avec ses avant-postes appuyés par quelques ouvrages de fortification légère, sur la berge même, et sa ligne principale à deux ou trois kilomètres en arrière, à hauteur de la ligne dite des villages. Plus en arrière encore, derrière l'Ill, il faut se représenter le pied des

Vosges et l'entrée des gorges, dominées elles-mêmes par les crêtes; enfin, derrière la ligne des crêtes, la ligne des cols, origine du versant ouest.

Au sud des Vosges, l'armée barrait la trouée de Belfort en s'appuyant au camp retranché de cette ville. Et, plus au sud encore, elle englobait le Jura et se soudait vers la Faucille à l'extrême gauche de l'armée des Alpes.

Le général Laure, conformément aux instructions du général Prételat, disposa sur la position du Rhin les éléments de forteresse, à savoir, au nord, du parallèle de Sélestat à celui du Landser (sud de Mulhouse), la 104^e division de forteresse (Cousse) et la 105^e (Didio) aux ordres du XIII^e corps (Misserey); de Landser jusqu'au saillant de Hagenthal, qui fait face à la Suisse, les troupes du secteur fortifié d'Altkirch (Salvan) aux ordres du XLIV^e corps (Tencé); du saillant de Hagenthal jusqu'au Glasserberg, et entièrement face à la Suisse, le 12^e régiment d'infanterie de forteresse (Francon) aux ordres du XLV^e corps (Daille).

En arrière de cette position, il échelonna en profondeur les divisions de renforcement; cette disposition permettait, à la fois, d'envisager des contre-attaques sur le long front du Rhin et d'esquisser une seconde position, jusque-là inexistante, au pied est des Vosges. Ces divisions étaient, du nord au sud, la 54^e (Coradin), sur les arrières du XIII^e corps, laissée à la disposition du général Misserey; la 67^e (Boutignon), à la disposition du XLIV^e corps; la 63^e (Parvy) plus en arrière, en réserve d'armée, organisant la deuxième position à l'est de Thann; la 57^e (Texier) et la 2^e brigade de spahis (Marchal) au sud, à la disposition du XLV^e corps, lequel assurait un échelonnement de garantie en arrière et à droite de l'armée¹⁾.

Dès le 22 mai, premier jour de son commandement, le général Laure avait réalisé ce dispositif échelonné en profondeur. D'autre part, il avait, partout, stimulé l'activité de ses cadres et de ses troupes qui, jusqu'alors, avaient vécu dans une attitude d'expectative prudente, en raison de la faiblesse de leurs moyens et de la très grande étendue du front confié à leur garde: mais, à ce moment, il importait au plus haut point que chacun se préparât à la bataille imminente. Le 7 juin, le général Prételat vint visiter l'armée. Il se montra soucieux d'affecter plus de moyens à la défense de la position du Rhin, qui, d'après de récentes instructions du général Weygand, devait être sauvegardée à tout

1) Le 8 juin, la 57^e division fut retirée à la VIII^e armée, ainsi que la valeur de trois régiments de travailleurs, qui assuraient la garde des cols du Jura où passent les routes venant de Suisse: dès lors, l'échelonnement de garantie se trouvait singulièrement compromis.

prix. Sans ordonner positivement un resserrement sur l'avant contraire à ses instructions antérieures, il paraissait le souhaiter. Inversement le général Laure était désireux de maintenir son dispositif profond, qui lui donnait des réserves, particulièrement nécessaires pour parer à tout événement sur un front aussi étendu et qui, réalisé depuis quelques jours à peine, donnait satisfaction à tous.

Le 9, c'est-à-dire le jour même où les Allemands lançaient l'attaque de rupture en Champagne, il y eut à Rambervillers une réunion où se trouvaient le général Prételat, le général Laure et le général Bourret, commandant la V^e armée. Le commandant du groupe d'armées exposa que le Grand Quartier tenait pour certaine une attaque prochaine sur le front de la VIII^e armée et que celle-ci devrait accepter la bataille sur ses avants avec tous ses moyens. Mais, en même temps, le général Prételat ne dissimulait pas son impression personnelle que le groupe d'armées serait peut-être amené prochainement à se décrocher de la fortification et à se replier vers le sud, sous peine d'être enveloppé. Si l'ennemi réussissait à séparer le groupe d'armées n^o 2 du nouveau groupe d'armées Huntziger, constitué en Champagne (II^e armée, Freydenberg, et IV^e armée, Réquin), il pourrait advenir que, la retraite étant devenue nécessaire, la VIII^e armée fût contrainte de s'établir sur la position Vosges-Belfort, afin de permettre à la V^e et à la III^e, à l'ouest des Vosges, de s'écouler vers le sud.

Dans ces conditions et en raison des difficultés de la tâche qui lui était assignée, le commandant du groupe d'armées laissait toutes latitudes nécessaires au commandant de l'armée. Celui-ci, conciliant l'esprit et la lettre des instructions reçues, jugea sage de garder l'ensemble de ses forces échelonnées en profondeur, mais décida de rapprocher de l'III ses divisions de renforcement que, au moment de sa prise de commandement, il avait reportées dans leur ensemble au pied est des Vosges. Rentré à son quartier général de Giromagny, il convoqua à Dannemarie les commandants des grandes unités. Il leur précisa ses directives pour défendre la position de résistance du Rhin, avec le concours éventuel de ces divisions réservées partiellement ramenées vers l'III, sans abandonner toutefois son plan de les utiliser pour sa manœuvre en profondeur.

Après le dîner, il fut appelé au téléphone par le général Prételat: celui-ci lui prescrivait d'accentuer le resserrement sur l'avant, en y allant «carrément» selon les vues du général Weygand, de façon à renforcer au maximum la position de résistance d'armée. Le général Laure fit taire, dès lors, ses préférences personnelles et, en chef discipliné, donna aussitôt ses ordres pour le

report à l'est de l'III du gros des divisions réservées, afin que le tout pour le tout pût être joué sur ce champ de bataille avancé, selon les vues du haut commandement.

Le nouveau dispositif est réalisé le 10. Dans la journée du 11, le général Laure fait le tour de chacun de ses régiments, accompagné par le lieutenant-colonel Moreigne, agent de liaison du général Prételat. Le commandant de l'armée montre à son compagnon, sur place, la conscience avec laquelle chacun a exécuté les ordres donnés : à tous les échelons, les officiers et les hommes d'une armée qui a longtemps attendu son heure sont extrêmement confiants, résolus, impatients de donner leur mesure ; éléments de forteresse et éléments de renforcement rivalisent de bonne volonté et d'entrain. C'est une veillée d'armes au plus haut point reconfortante et encourageante.

Le lieutenant-colonel Moreigne retourne dans la nuit du 11 au 12 au quartier général du groupe d'armées à Villers : il en revient, le 12 à midi, rapportant un ordre général de manœuvre en retraite. Sur le front du groupe d'armées Huntziger, des *panzerdivisionen* poussent en effet leurs éléments avancés en direction de Troyes et de Saint-Dizier, et, pressé en son centre droit par cette nouvelle menace, le général Weygand a décidé que les armées françaises manœuvreraient en vue de s'établir sur la ligne Caen-Tours-Orléans-Dijon-Dôle-Genève. La VIII^e armée aura pour mission essentielle de faire front face à l'est sur la crête des Vosges et devant Belfort, tandis qu'à l'abri de ce mur se rassembleront et s'écouleront les III^e et V^e armées, qui ont un long chemin à faire de la ligne Maginot vers le sud : les gros de l'armée défendront une position à déterminer entre le col de Sainte-Marie et la frontière suisse à l'ouest de Porrentruy et y résisteront jusqu'à nouvel ordre ; le commandant de l'armée portera son quartier général à Besançon, de façon à se rapprocher du commandant du groupe d'armées dont le quartier général se trouvera en un point, non encore fixé, du plateau de Langres ; l'armée recevra ultérieurement des instructions pour son mouvement de retraite vers le front Dôle-Genève, mouvement qu'elle ne commencera pas avant d'avoir eu ces instructions.

Il faut donc renoncer à livrer, toutes forces réunies, la bataille du Rhin, que l'on avait préparée dans de si bonnes et favorables conditions ! Dès que la nouvelle s'en répand, c'est, dans toute la VIII^e armée, un véritable crève-cœur . . . Les 54^e et 67^e divisions, qui doivent être aussitôt repliées d'un premier bond jusqu'à l'III, sont, dans tous leurs personnels, consternées de s'éloigner de ce champ de bataille du Rhin qu'elles connaissent à fond. Il en est de même des deux régiments d'artillerie lourde

d'armée, le 147^e de 155 long et le 197^e de 220 court, qui, retirés en même temps que les divisions de renforcement, mesurent le vide irrémédiable que leur retrait creuse sur ce champ de bataille.

Le 13, le général Laure voit ses commandants de corps d'armée. Il convient que le XIII^e corps occupera la position des Vosges avec la 54^e division, et que le XLIV^e corps le prolongera au sud avec la 63^e. La position comprendra une ligne principale de résistance, à l'endroit où les vallées se resserrent en gorges à l'est des cols, et des bouchons avancés, à l'issue est des vallées, ainsi que sur quelques points favorables plus en avant. Le XLV^e corps sera chargé de la défense de Belfort. On ne laissera sur la ligne du Rhin que l'infanterie des troupes de forteresse: ce sont elles qui recevront, avec leurs faibles moyens, l'attaque allemande attendue sur la direction Kayserstuhl-Colmar, et l'on en revient ainsi aux instructions de la fin de mai, avec cette différence que l'on ne peut plus espérer une résistance effective sur le Rhin, en raison de l'extrême ténuité des éléments qui y sont maintenus.

Enfin les commandants de corps d'armée doivent préparer l'évacuation de ces éléments de forteresse eux-mêmes, puisque dans sept ou huit jours, si la manœuvre du groupe d'armées n'est pas entravée par l'ennemi, toute la VIII^e armée doit tenter de se dégager vers l'ouest, puis vers le sud. Le général Laure a d'ailleurs le pressentiment que l'ensemble de cette manœuvre ne pourra pas avoir lieu et qu'il sera amené à se former «en dernier carré», sur la ligne générale Vosges-Belfort. Il veut être à l'intérieur de ce carré. Il rend compte en conséquence au général Prételat qu'il ne peut s'éloigner vers Besançon et qu'il garde son poste de commandement à Malvaux, près de Giromagny.

Le 13, à 7 heures du soir, en revenant de voir le général Didio, à qui il a confié la mission de commander les dernières troupes appelées à se sacrifier dans la plaine de Mulhouse, le général Laure apprend de son chef d'état-major, le colonel Campet, que le groupe d'armées Huntziger avait été traversé par les blindés allemands, et que ceux-ci étaient signalés à Chaumont, roulant sans doute sur Langres. On pouvait penser qu'ils tentaient l'enveloppement de toute l'énorme masse représentée par le groupe d'armées Prételat.

Dans cette dangereuse conjoncture, le général Laure établit le soir même, face à l'ouest, une couverture sur un très grand front de 150 kilomètres, d'Auxonne à Epinal, en se servant des coupures de la Saône et du canal de l'Est. Mais ce barrage comportait quarante à cinquante points de passage. Pour les interdire, le commandant de la VIII^e armée fit appel:

— Au 1^{er} régiment et à la partie motorisée du groupe de reconnaissance de la 2^e division polonaise jusque-là affectée à la défense de Belfort;

— Aux parties motorisées des groupes de reconnaissance de la 67^e division, de la 63^e division et du XIII^e corps, sous le commandement du colonel Prévost, les trois groupes devant se porter sur le front Auxonne-Gray;

— Aux escadrons à cheval du groupe de reconnaissance du XIII^e corps, à établir, à la diligence du général Misserey, sur le canal de l'Est au sud-ouest d'Epinal.

Le groupement Prévost et le groupement polonais furent mis sous les ordres du colonel Duluc, commandant les chars de l'armée. Celui-ci aurait son poste de commandement à Vesoul, point de direction à assigner au groupement polonais.

Grâce aux judicieuses dispositions prises par le chef d'état-major et par le 4^e bureau de l'état-major de l'armée, le tour de force de cette mise en place fut accompli dans la nuit de 13 au 14, et l'armée, jusque-là entièrement articulée face à l'est, se trouva en mesure d'exercer une action retardatrice face aux puissantes formations ennemies qui, à toute vitesse, s'avançaient sur les arrières du groupe d'armées.

Dans la journée du 14, le groupement Duluc arrêta l'ennemi sur le nouveau front de couverture de la Saône. En Alsace, les retraits de forces prescrits s'effectuèrent en bon ordre.

Le 15, au matin, l'attaque ennemie attendue sur le Rhin se déclencha sur le front de la 104^e division de forteresse (Cousse), visant la direction de Colmar. Les Allemands racontent ce forçement du Rhin de la façon suivante:

«Il y avait sur le fleuve un brouillard qui empêchait de voir à cent mètres et de distinguer la rive opposée. La VII^e armée allemande reçut l'ordre de traverser le fleuve à Neufbrisach et à Kaiserstuhl et, en fonçant à travers les Vosges, de rejoindre les troupes qui avaient attaqué face au sud-est de façon à fermer le cercle autour du 2^e groupe d'armées françaises. Le premier obus tomba à 10 heures du matin. Le feu dura vingt minutes et réduisit au silence les casemates françaises du bord du Rhin. A 10 h. 20, les Allemands mirent à l'eau les canots rapides qui traversèrent le fleuve en 14 secondes. Ils prirent pied sur l'autre rive, mais non sans pertes. Ces combats furent très rudes. Les Français se défendirent vaillamment et des postes tinrent pendant plusieurs heures, certains même toute la journée²⁾.»

2) Récit fait aux journalistes suisses.

Un combat acharné se livra dans les fourrés de la rive gauche, région marécageuse large de 1 à 2 kilomètres qu'on appelle la forêt du Rhin, et qui présentait pour les défenseurs certains avantages. Peu de temps après avoir passé le fleuve avec leurs avant-gardes, les Allemands commencèrent à former deux ponts de péniches.

Le général Laure, qui, par suite des retraits de forces exécutés depuis trente-six heures conformément aux ordres du haut commandement, n'avait plus dans cette zone qu'une seule batterie en position, demanda par téléphone l'intervention de quelques avions de bombardement, pour pallier l'absence de toute artillerie et remédier ainsi au fait que le fleuve, dont la défense incombait justement à l'artillerie, se trouvait, pour l'ennemi, libre de feux . . . Mais la totalité de l'aviation française se trouvait déjà retirée vers le Centre et le Sud de la France, et il ne put être satisfait à la demande du commandant de l'armée. Celui-ci, dans ces conditions dut prescrire de retirer dans la nuit du 15 au 16 les troupes de forteresse vers le pied des Vosges: tandis que la 104^e division continuera à lutter pied à pied, la 105^e et les troupes du secteur fortifié d'Altkirch ramèneront une partie de leurs moyens jusqu'à l'Ill, ne laissant en place que le dispositif de berge et les équipages d'ouvrages qui seront repliés au cours des deux nuits suivantes.

Pendant cette journée du 15, la VIII^e armée a pris les dispositions convenues la veille et l'avant-veille. Le XIII^e corps, sur les arrières de la 104^e et de la 105^e division, tient les vallées conduisant à Sainte-Marie, au Bonhomme, à la Schlucht, au Rainkopf. Il se lie à gauche avec la 62^e division (Mortemart de Boisse) qui forme la droite de la V^e armée et qui se replie de la plaine d'Alsace au nord de Sélestat vers les Vosges. Le poste de commandement du général Misserey est à Gérardmer.

La partie nord du XLIV^e corps est disposée sur les routes de Guebwiller, du ballon de Guebwiller, du col de Bussang et sur la route de Massevaux au Ballon d'Alsace. La partie sud tient les avancées nord-est de Belfort.

Le XLV^e corps organise le front est de Belfort. Le général Laure a le sentiment, étant donné que les Allemands sont apparus au sud-ouest, qu'il faut commencer à lui faire fermer le cercle et il lui prescrit d'établir la 67^e division non pas face à l'est, mais face au sud-ouest, sur la Lisaine, de Montbéliard à Héricourt.

Le groupement Duluc réussit à se maintenir en couverture sur la Saône. Dans la matinée il a réoccupé Vesoul où les blindés allemands étaient déjà parvenus. Mais au milieu de la journée ceux-ci ont forcé le passage à Gray et ils progressent vers

Besançon. Cet incident obligeait la VIII^e armée à fermer complètement le cercle: un bataillon de la division Parvy (63^e) fut envoyé à Ronchamp pour barrer la route de Lure à Belfort.

Dans la soirée arriva à la VIII^e armée la nouvelle de la prise de Besançon et de Vesoul. Le mouvement tournant des Allemands était accompli. A 23 h. 30, le général Laure prescrivit au général Parvy de mettre non plus un bataillon, mais le gros de sa division face à l'ouest, pour couvrir Belfort en direction de Lure, en tenant les couloirs de Champagny et de Chênebier.

* * *

L'ennemi à Besançon coupait les lignes d'opérations de tout le 2^e groupe d'armées. Fallait-il que la VIII^e armée tentât une sortie en masse avec toutes ses forces, pour dégager les communications? Une partie de l'état-major du général Laure l'y poussait. Mais, pour cela, il fallait qu'il renonçât de sa propre autorité à la mission formelle dont il était chargé, et qui était de couvrir sur les Vosges la V^e et la III^e armées. Il ne crut pas pouvoir le faire. Devait-il au contraire accepter la perte définitive des communications, se former en carré avec tout son monde, livrer une belle bataille défensive, recommencer autour de Belfort l'exploit de Denfert-Rochereau en 1871? Cette manœuvre fermée, pour glorieuse qu'elle pût s'inscrire dans les annales de l'Histoire, serait de caractère *passif*, et toute l'armée, avec ses énormes besoins en munitions, en matériel et en vivres, ne pourrait pas espérer survivre à ses communications plus de huit à dix jours. Le général Laure s'arrête à la solution consistant à défendre la position Vosges-Belfort avec deux de ses corps d'armée et à utiliser le troisième «en sortie» pour reprendre la ligne du Doubs jusqu'à Besançon, afin de garder une fenêtre ouverte sur les communications. Il ordonna donc au général Daille, commandant le XLV^e corps, de prendre l'offensive en direction de Besançon, à cheval sur le Doubs³⁾. Le commandant de l'armée savait qu'il se privait ainsi du corps d'armée qu'il avait, depuis plusieurs jours, spécialisé dans la défense de Belfort et que, par voie de conséquence, le camp retranché ne serait plus défendu dans des conditions satisfaisantes. Mais il estimait, en conscience, devoir faire un geste *actif*, le dernier sans doute qui pût être tenté par les forces françaises pour lesquelles sonnait déjà l'hallali ...

3) Le général Daille disposait de la 2^e division polonaise (moins les éléments affectés au groupe Duluc); de la 67^e division, de la 2^e brigade de spahis; d'un bataillon du 12^e régiment de forteresse; du 147^e régiment d'artillerie lourde et de l'artillerie lourde du XIII^e corps, soit au total cinq groupes de 155 long.

Le 16, le XLV^e corps se porta en avant, en direction du sud-ouest, comme il lui était prescrit. Mais, craignant pour sa droite découverte, il commença à se resserrer sur la rivière. A 8 heures, les spahis étaient à Clerval; la 67^e division derrière eux avait sa tête à l'Isle-sur-Doubs, et les Polonais en queue de colonne débouchaient au sud-ouest de Montbéliard.

Pour parer au vide fait par le départ du XLV^e corps, le général Laure organisait à nouveau la défense de Belfort, sur le front ouest avec le général Parvy (63^e division), sur le front est avec le général Girol. Enfin, pour garder au moins un embryon de couverture sur la Lisaine, il poussait sur Héricourt et sur Montbéliard des éléments qui arrivaient d'une manière imprévue de Lorraine: un bataillon du 22^e régiment d'infanterie de forteresse sur Héricourt, des éléments du 61^e régiment régional sur Montbéliard. C'étaient là des fractions des V^e, III^e et II^e armées, provenant du nord et se retirant vers le sud, désorganisés par une longue retraite, mais dont quelques unités, particulièrement vaillantes, étaient susceptibles de rendre encore des services dans le combat.

Le soir de cette journée du 16, la manœuvre de la plaine d'Alsace s'achevait, et le gros des troupes de forteresse se rapprochait du pied est des Vosges. La 104^e division elle-même réussissait, en pleine bataille, à achever son décrochage et, pour remercier en elle l'ensemble des troupes de forteresse qui se conduisaient, depuis quelques jours, de façon si remarquable, le général Laure lui accordait, par délégation spéciale du commandant en chef, la citation suivante:

«La 104^e D. I. F., commandée par le général Cousse, comprenant:

- » le 242^e R. I. F., commandé par le colonel Bouchon;
- » le 42^e R. I. F., commandé par le colonel Fonlupt;
- » le 28^e R. I. F. commandé par le lieutenant-colonel Roman;
- » le 10^e B. C. Pyrénéen;
- » la batterie d'artillerie 1/170;
- » les équipages d'ouvrages relevant de la 104^e D. I. F.;
- » la 229^e compagnie du génie⁴);

»Attaquée, le 15 juin, par des forces ennemies disposant d'une considérable supériorité numérique, ayant subi les plus puissants bombardements d'artillerie et d'aviation, sachant

⁴) Par suite d'erreurs de transmissions dues aux difficultés du moment, sont omis dans cet ordre, signé le 31 juillet par le général Weygand: le 9^e B. C. Pyrénéen et la compagnie de transmissions de la division, ainsi que les noms du chef d'état-major, des commandants du 9^e B. C. Pyrénéen, du groupe 1/170, de la compagnie du génie et de la compagnie de transmissions: le commandant de l'armée nous a fait savoir que ces omissions seront réparées.

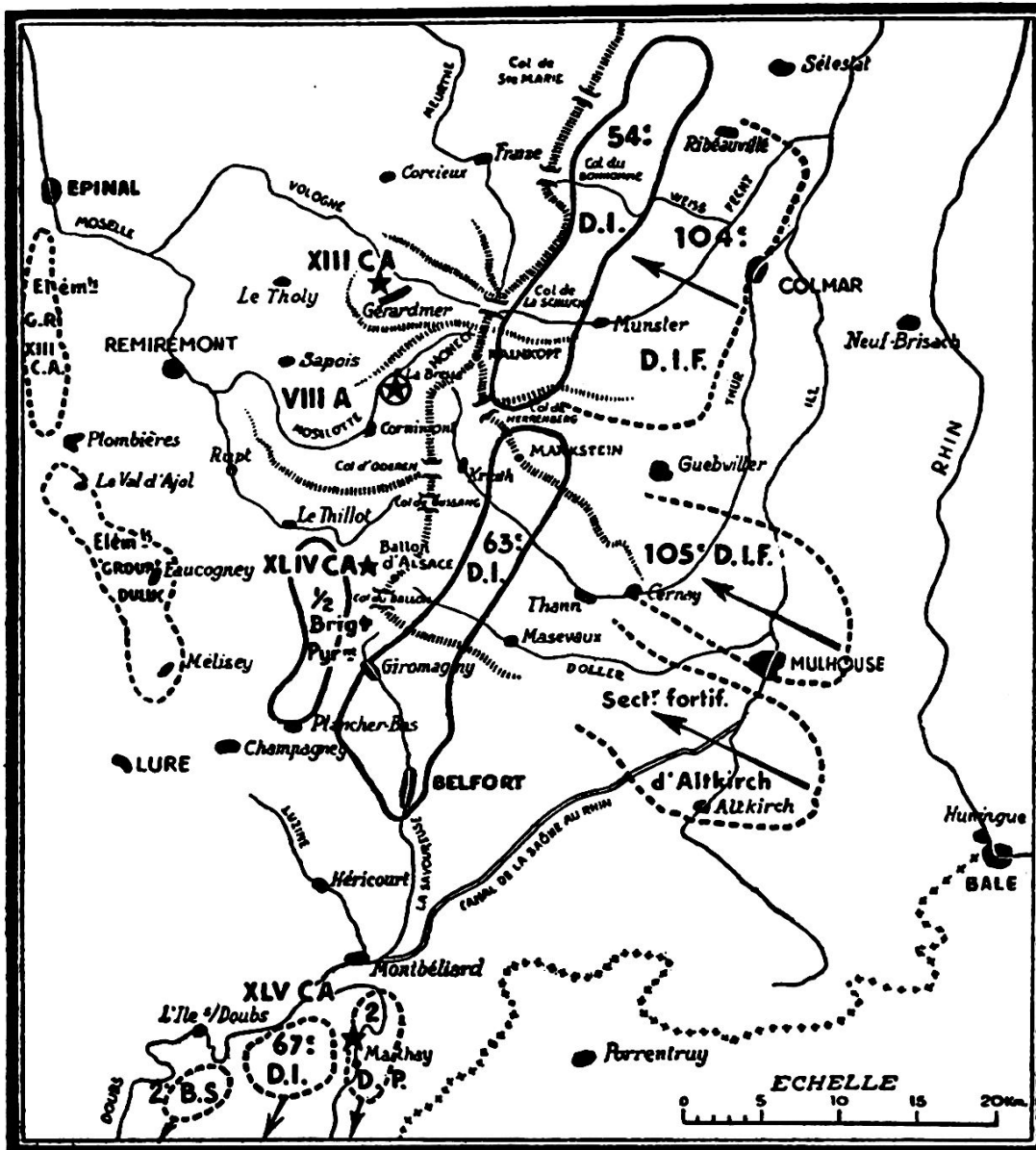
qu'elle ne pouvait recevoir dans la journée aucun renfort, a reçu tous ces assauts avec le plus mâle courage et avec un héroïsme s'inspirant des plus belles traditions de la race française. A défendu pied à pied ses casemates et ses emplacements de combat non bétonnés; a exécuté de nombreuses contre-attaques avec ses groupes francs et avec de petits éléments prélevés sur les garnisons des ouvrages, et s'est surpassée en appliquant, malgré les plus durs sacrifices, la consigne qui leur avait été donnée: *Tenir.*»

* * *

Au début de l'après-midi du 17, la VIII^e armée eut connaissance de la prise du pouvoir par le Maréchal Pétain, et de la proclamation par laquelle il annonçait qu'il avait demandé l'armistice. La première mesure à prendre était d'empêcher les troupes d'interpréter cette proclamation comme une invitation à déposer les armes. Le commandant de l'armée fit donc savoir à tous que la lutte continuait sans désespérer. Il envoya au Grand Quartier général un radio-message faisant savoir que la VIII^e armée était encore en excellente forme, qu'elle se battait en Alsace, s'organisant sur la ligne Vosges-Belfort tant face à l'ouest que face à l'est, et qu'elle avait découpé le 16 un corps d'armée fortement constitué pour tenter de reprendre Besançon et de rétablir les communications du G. A. 2.

Le général Laure se rendit le même jour à Gérardmer pour y prendre contact avec le général Condé, commandant la III^e armée et le plus ancien parmi les commandants des trois armées menacées d'encerclement définitif. Il espérait voir aussi le général Bourret, commandant la V^e armée, mais il ne put le rencontrer. Le général Condé, ayant pris connaissance de la situation de la VIII^e armée, estima inutile d'assumer vis-à-vis d'elle une action de commandement qu'il jugeait sans objet, les trois armées étant condamnées à l'immobilité d'abord, puis à une mort prochaine faute de ravitaillement: il remercia le commandant de la VIII^e armée de sa démarche, qu'il considérait comme une émouvante manifestation de discipline de combat, et les deux chefs se séparèrent, ayant resserré entre eux les liens d'une vieille affection.

Quand le général Laure rentra à son quartier général de Malvaux, il apprit que le XLV^e corps n'avait pu continuer sa progression par la vallée du Doubs vers Besançon. En effet, les forces blindées allemandes continuaient leur mouvement vers Pontarlier et apparaissaient sur les routes menant à la Lisaine et à Belfort. Les blindés allemands arrivèrent sur la Lisaine à 18 heures. Déjà un officier de liaison de l'armée constatait que



Positions occupées par la VII^e Armée le 18 juin

les différents éléments du XLV^e corps étaient plus ou moins pelotonnés les uns sur les autres. Arrêté en tête et serré de deux côtés, il était à craindre qu'il ne pût déboucher de la région des défilés du Pont-de-Roide et de Saint-Hippolyte.

Un curieux épisode montre le désordre de la situation. Dans la soirée du 17, quatre officiers allemands, montés dans une voiture de tourisme, réussirent à entrer dans Belfort avec le flot des réfugiés et des convois qui refluaient vers la place. Ils se rendirent dans une caserne, déclarèrent que les opérations étaient terminées et qu'ils étaient chargés de négocier à l'amiable la reddition du camp retranché, que les Allemands devaient occuper. Le général Girol mit sous bonne garde ces soi-disant parlementaires.

Le groupement Duluc, refoulé de la Saône, tenait maintenant face à l'ouest une ligne sud-nord Lure-Luxeuil-Fougerolles. Au nord de Fougerolles, il était prolongé par les escadrons du groupe de reconnaissance du XIII^e corps. Ce groupement avait perdu les éléments polonais qui étaient allés rejoindre leur division sur le Doubs et se battre avec elle⁵). En revanche, des unités venant du nord, soit par route, soit par chemin de fer, ont pu être partiellement utilisées par le colonel Duluc.

Le 18, à quatre heures du matin, le général Laure transféra son quartier général de Malvaux à la Bresse (13 kilomètres au sud de Gérardmer). A peine installé, un coup de téléphone angoissé du général Parvy lui apprend que les divisions cuirassées allemandes sont entrées à Belfort, submergeant le camp retranché. Le général Girol est cerné dans la citadelle. Les quelques unités de la division Parvy, avec les pionniers et les Pyrénéens du général Girol et du colonel Gard, — troupes trop peu nombreuses pour tenir la ligne des forts après le départ du XLV^e corps, et qui ont improvisé la défense aux lisières mêmes de la ville, — ont fait vaillamment leur devoir : mais elles sont démunies de tous moyens antichars et on ne pouvait espérer qu'elles tiendraient contre les *Panzer*.

Le général envoie aussitôt à Belfort le capitaine Gouraud et le lieutenant Foucault. Le capitaine Gouraud passe par le Thillot. Il y avait là une demi-brigade de chasseurs pyrénéens, dont un bataillon avait été détaché à la 63^e division, sur le front ouest de Belfort, où il tenait le village de Plancher-Bas. Le capitaine Gouraud le retrouva vers Auxelles, et apprit qu'il avait été assailli par des blindés venant de Lure. Un officier d'artillerie, qui se trouvait à un observatoire sur le Ballon d'Alsace, a compté 1800 engins blindés. Les Pyrénéens ont été submergés. Le capitaine Gouraud orienta les restes du bataillon sur le Ballon de Servance, dont la conservation était capitale et que le commandant de l'armée lui avait prescrit de faire tenir au plus tôt. La demi-brigade occupa ainsi les Hauts de Moselle au sud du Thillot, le col de Croix et le Ballon de Servance.

Pendant ce temps, le général Parvy regroupait les restes de sa division au nord de Belfort. Plus au nord, la défense du Ballon d'Alsace a été confiée par le général Tencé au général Salvan, commandant la région fortifiée d'Altkirch : celui-ci aura dans sa zone d'action la vallée de Massevaux. Enfin, le général Tencé reçoit la 105^e division de forteresse, qui revient de Mulhouse par

5) On se rappelle que le gros de la division polonaise avait été donné au général Daille pour effectuer son mouvement de percée.

Guebwiller⁶⁾. Elle tiendra le Markstein, où elle fera la liaison avec la droite du XIII^e corps, appuyées au col de Herrenberg. Le général Tencé exercera également son autorité, face au sud-ouest, sur le front des Hauts de Moselle, du Thillot à Rupt, où le groupement Duluc aboutira, sur la Moselle, après avoir retardé l'avance ennemie: à ce moment, ce groupement combat encore, très vaillamment, sur la ligne Melisey-Fancogney-Val d'Ajol, bien que tous ses éléments soient dans le plus grand épuisement; le commandant Eon, de l'état-major de l'armée, qui est allé en liaison de la part du général Laure, a rendu compte de l'esprit de sacrifice et du courage insigne de tous les combattants de ce groupement.

De son côté, le général Misserey, commandant le XIII^e corps et dont le poste de commandement est à Gérardmer, fait savoir qu'il a confié son secteur nord, avec la défense des cols de Sainte-Marie et du Bonhomme, au général Coradin (54^e division) et son secteur sud, de la Schlucht au col de Herrenberg, au général Cousse (104^e division). Cette division, après de durs combats, le 16 et le 17, a réussi à ramener de la plaine d'Alsace le tiers de ses forces, et c'est son meilleur régiment, le 42^e (colonel Fonlupt), qui tiendra le passage important de la Schlucht.

On n'a plus de nouvelles du XLV^e corps: il est à craindre que les routes de Besançon lui aient été interdites par les *Panzer* qui, depuis hier, sont remontées de cette ville vers Belfort et qui viennent aussi d'atteindre Pontarlier.

* * *

Dans la situation tragique créée par la chute du camp retranché de Belfort et par la perte probable du XLV^e corps, le général Laure estima qu'il ne pouvait laisser le Grand Quartier sous l'impression optimiste de son radio-message de la veille et il en envoya un second faisant savoir qu'il se trouvait sous la pression concentrique:

— de 3 ou 4 divisions faisant effort du sud-ouest au nord-est, menaçant la Moselle d'Epinal au Thillot;

— de 1500 à 2000 blindés ayant submergé le camp retranché de Belfort;

— de 3 ou 4 divisions remontant de la plaine d'Alsace vers les cols des Vosges.

La VIII^e armée est irrémédiablement coupée de toutes ses communications avec le haut commandement et avec les arrières.

⁶⁾ Cette division, commandée par le général Didio, appartenait jusqu'à au XIII^e corps.

Elle ne recevra plus ni vivres ni munitions. Et sur elle viendront buter les impédimenta des II^e, III^e et V^e armées, tandis que les grandes unités combattantes de ces trois armées seront encore trop éloignées pour donner la main à celles de la VIII^e.

Dans ces conditions aucune espérance n'est possible et il faut se préparer à la fin. Le 19, le commandant de la VIII^e armée fait connaître par un ordre général que les postes de commandement, — la Bresse pour l'armée et pour le XLV^e corps, Gérardmer pour le XIII^e corps, — ne reculeront plus, qu'on résistera en formant le carré auteur d'eux; que partout les combattants, luttant jusqu'au bout, devront recevoir l'ennemi les armes à la main, sans entrer nulle part en conversation avec lui. C'est la consigne suprême, celle qui sauvera l'honneur de l'armée. Un second ordre du jour adresse à tous, cadres et troupes, les remerciements et les encouragements du chef, et affirme son absolue confiance en ses officiers et en ses soldats.

Cependant l'ennemi continue sa pression. Dans cette journée du 19, l'infanterie allemande, avec quelques blindés, enlève aux chasseurs pyrénéens le Ballon de Servance. L'attaque se poursuit à gauche sur le col de Croix, à droite sur le Ballon d'Alsace qui est aussi attaqué par le sud. Le soir, le col de Croix est près de tomber. Le groupement Duluc, qui se bat depuis cinq jours, arrive avec quelques éléments exténués sur la Moselle, du Thillot à Ferdrupt. Sur tout ce vaste front sud, c'est maintenant l'infanterie allemande qui mène l'attaque, avec ses armes normales. Les blindés sont partis pour quelque part dans le sud.

Le lieutenant Foucault rentre à son tour de sa mission à Belfort. Il a quitté, à 13 heures, le fort de Roppe, à 7 kilomètres au nord-est de la ville. L'ouvrage tenait encore, mais ce n'est là qu'une résistance locale. L'ensemble du camp retranché est aux mains des Allemands.

Sur le front sud-ouest, le XIII^e corps a été rejeté sur les Hauts de Moselle à Remiremont; il n'a que quelques débris pour faire face à la poussée allemande. La limite avec la VIII^e armée est indécise. Le général Condé n'a personne pour se souder au général Laure à Remiremont. Plus en aval, il est hors d'état d'empêcher les Allemands de déboucher d'Epinal.

Sur les Vosges, la division Coradin perd le col du Bonhomme. Evidemment la résistance faiblit. Les Allemands y aident en faisant croire partout à la cessation des hostilités: au village du Bonhomme, ils ont fait sonner les cloches pour annoncer un faux armistice. Les Français se maintiennent sur les pentes ouest du col. Celui de Sainte-Marie reste intact. Le poste de commandement du général Coradin est à Corcieux. Plus au sud, la division

Cousse tient tous les cols; le 42^e s'accroche héroïquement à la Schlucht.

Le 20, les dernières barrières craquent. Au sud, le général Parvy, qui ne dispose là que de faibles éléments, restes de la demi-brigade de chasseurs pyrénéens, sections d'infanterie descendues du nord et récupérées, a été forcé au col de Croix, puis au Thillot. Le général Salvan, presque encerclé au Ballon d'Alsace, a dû l'évacuer pendant la nuit et s'établir à Seven, dans la haute vallée de Massevaux. Le général Didio, après avoir ramené la 105^e division dans les Vosges par Guebwiller, a mis son poste de commandement à Kruth, comme il lui était prescrit: mais, en raison d'incidents locaux, il a dû exécuter un resserement vers la droite et s'est vu obligé de déplacer deux bataillons de Markstein sur Ranspach, ouvrant ainsi un hiatus entre le Markstein et le col du Herrenberg. Il s'est lui-même porté de Kruth sur Mollau.

Dans ces conditions, le Markstein, point essentiel à conserver, soudure du XLIV^e corps avec le XIII^e, va se trouver dans une situation difficile.

Le XIII^e corps n'a rien à opposer aux Allemands qui débouchent de Remiremont et d'Epinal. Ce front appartient à la III^e armée, qui y a mis la 30^e division Duron. Mais le général Duron a fait savoir au général Missercy qu'il ne pouvait mettre sur les routes venant de Remiremont et d'Epinal que des bouchons précaires. Le XIII^e corps se sent donc gravement menacé à l'ouest, par la route Remiremont-Gérardmer. Il est également menacé à l'est où le régiment Fonlupt tient toujours à la Schlucht, mais où l'ennemi, exploitant son succès de la veille au Bonhomme, est arrivé dans la région de Fraize.

Dès la fin de la matinée du 20, des éléments blindés ennemis, venant du Thillot, paraissent au col de Mesnil et à Cornimont. Le général Laure y envoie le général Tencé, commandant le XLIV^e corps. Celui-ci ne peut passer que très difficilement aux abords de Cornimont. En essayant de gagner Kruth, il se heurte à des patrouilles allemandes. Il revient enfin à la Bresse. Le village est déjà menacé immédiatement à l'est, par le col de Bramont: le général Tencé porte à ce col deux pelotons de garde mobile, sa dernière réserve.

La Bresse, quartier général de l'armée, est donc maintenant serré de très près. Le général Laure y fait organiser la résistance. Les pionniers, sapeurs, secrétaires, ordonnances sont mobilisés. On improvise des barricades aux issues en accumulant des camions. Les commandements sont répartis entre les officiers du quartier général. Le général Laure fait en fin de journée la tournée des postes et trouve partout le meilleur esprit. Ainsi le

poste de commandement de l'armée n'est plus qu'une petite place investie. Dans son ensemble, l'armée est assiégée, et les vivres et les munitions achèvent de s'épuiser. Le commandant de l'armée a lancé la veille par radio, un S. O. S. demandant un ravitaillement par avions gros-porteurs, mais aucune réponse n'est faite de l'arrière. Pas une plainte ne s'élève cependant. Chacun a compris la gravité de l'heure et fera son devoir, jusqu'au bout.

Le 21 au matin, on apprend que la Schlucht est tombée, le 42^e ayant été complètement encerclé, après une magnifique et héroïque défense, dont le récit, quand il pourra être fait dans le détail, remplira de fierté tous les anciens de la VIII^e armée. De la Schlucht, l'ennemi peut maintenant déboucher vers la Bresse qui n'en est qu'à 16 kilomètres. D'autre part, par le col du Bonhomme, les Allemands poussent du monde sur Gérardmer où le XIII^e corps tient ferme. Bientôt, ils descendent par Fraize, par le col du Luschpach, par la Schlucht. Le général Misserey a mis le 242^e en barrage à l'est de Gérardmer, au Saut des Cuves, et formé un autre barrage à l'ouest sur la route de Remiremont, au Tholy. Mais il n'a personne pour barrer une autre route qui vient de Remiremont et qui passe par Sapois. Et cette route menace aussi la Bresse par le col de la Grosse-Pierre.

En somme, à cette date du 21, l'armée se décompose en une série de carrés qui ne communiquent plus entre eux. Ce sont : au col de Sainte-Marie, les éléments du 330^e qui tenaient encore le 20; à Corcieux, le poste de commandement de la 54^e division Coradin; à Gérardmer, le poste de commandement du XIII^e corps Misserey, avec le barrage du 242^e régiment au Saut des Cuves; à la Bresse, le poste de commandement de l'armée et celui du XLIV^e corps (le général Cousse, commandant la 104^e division, réussit à rejoindre la Bresse en se faufilant par les pentes boisées au sud-ouest de la Schlucht); au Rainkopf, le 10^e bataillon de chasseurs pyrénéens avec quelques éléments du 42^e régiment d'infanterie de forteresse; au col de Bussang, les derniers éléments de la division Parvy; au Stifkopf, la valeur de trois bataillons, que le général Didio a réussi à regrouper; plus au sud, à Rimbach, que le général Salvan tient avec un peu plus d'un bataillon.

* * *

A la tombée de la nuit, le 21, le village de la Bresse est assailli, comme le général Laure s'y attendait, du côté du nord, par l'infanterie venant principalement du col de la Grosse-Pierre et de la Schlucht. Le dispositif de sûreté, faute de monde, n'avait été établi qu'aux issues. L'ennemi s'infiltré par les vergers. Les

officiers de l'état-major de la VIII^e armée et ceux du XLIV^e corps mènent le combat. Le chef du 3^e bureau de l'armée, lieutenant-colonel Krebs, en se portant sur la direction la plus menacée, a le bras traversé par une balle; le général Menu, commandant l'artillerie du XLIV^e corps, se porte pareillement aux barricades, avec le lieutenant Giros qui est tué près de lui; le commandant Valeyre, qui commande le quartier général de l'armée, encerclé dans une maison, dégagé par une patrouille, se porte au centre de la localité pour diriger l'action et il est tué. Le commandant Sagon, commandant les transmissions de l'armée, reçoit plusieurs blessures; le lieutenant Wurmser et le lieutenant Briguier sont blessés. A la nuit, l'ennemi, visiblement surpris par la fermeté d'une défense à laquelle il ne s'attendait pas, se retire sur les hauteurs qui entourent le village.

Le 22, à 6 heures du matin, il recommence l'attaque, à la fois sur le front nord qui est le principal et sur le front sud, où la barricade de camions bombardée par *minenwerfer* prend feu. A 6 h. 30, c'est par les pentes descendant vers le front est qu'on voit apparaître les tirailleurs allemands.

A 7 heures, le lieutenant qui commande le poste sud téléphone que sa situation est critique. Le général Laure, pour mieux se faire reconnaître, coiffe son képi brodé d'or et, accompagné de son chef d'état-major, le colonel Campet, de son chef de cabinet, le commandant Génin, et de son officier d'ordonnance, le lieutenant de Contades, arrive devant la mairie, où il trouve le poste rassemblé sous le porche. Il y a là d'excellents soldats, d'un régiment de pionniers du Puy-de-Dôme, mais qui sont extrêmement impressionnés. Il les admoneste, en termes à la fois vigoureux et bienveillants. Ces braves gens se ressaisissent. Le général leur fait confiance, s'éloigne, va visiter les blessés de la veille. Chemin faisant, il voit, dans son poste de commandement, près de l'église, le général de Saint-Céran. Celui-ci commandait l'aviation de l'armée. Depuis le 15, cette aviation a été rappelé dans la vallée du Rhône. Mais le général de Saint-Céran, avec ses officiers d'état-major, a voulu rester près de son chef. Il avait gardé un appareil de radio, qui a lancé les dernières émissions de l'armée. Cet officier général et ses collaborateurs ont donné ainsi la preuve la plus touchante de l'étroit esprit de collaboration, de l'union la plus entière des troupes de l'Air avec celles de la Guerre.

Après ces dernières inspections sur le champ de bataille local qui constitue son dernier carré, le général Laure retourne enfin dans sa petite maison de la face est, en suivant pendant 200 mètres la route enfilée par les mitrailleuses du front nord: la mort, qui eut été pour lui la bienvenue, l'épargne . . .

A la porte de son poste de commandement, il fait dresser son fanion sous les rafales. Une section allemande arrive à grande vitesse et sans pertes, car les défenseurs de la Bresse ont épuisé leurs munitions. Le général Laure s'assied à sa table de travail, le général Tencé à sa droite, les généraux Cousse et Menu à sa gauche, les autres officiers rangés dans la pièce précédente, le commandant Génin et le lieutenant de Contades à la porte. L'ennemi franchit la grille. Le commandant Génin et le lieutenant de Contades arrêtent le chef au pied du perron, réclament le capitaine commandant la compagnie. Sur l'ordre du général Laure, tous les officiers français ont le revolver à la main, pour qu'il soit dit qu'ils ont combattu jusqu'à la fin. Le capitaine allemand arrive, essoufflé d'avoir couru; on l'introduit avec quelques-uns de ses gradés. Le général Laure se déclare prêt à faire cesser le feu, mais seulement pour la Bresse, car en ce qui concerne les autres éléments de l'armée dont il est désormais coupé, il a donné des ordres de résistance qui ne peuvent que suivre leur cours. L'Allemand fait pareillement cesser le feu. Le poste français est remplacé à la grille par un poste allemand. Le drame est accompli. La captivité de la VIII^e armée commence . . .

Elle a livré de magnifiques combats. Ses grandes et petites unités, à l'intérieur d'un cercle qui se rétrécissait de jour en jour, se sont héroïquement défendues jusqu'à l'extrême limite de leurs forces, sans vivres, brûlant leurs dernières cartouches. Selon la consigne sacrée qu'il avait donnée à chacun, le commandant de l'armée, se refusant à l'idée même de toute conversation avec l'ennemi, entouré de son état-major, a personnellement dirigé le combat pour la défense de son poste de commandement. La VIII^e armée, attaquée sur toutes les directions et privée de ravitaillements, dut céder à la fortune, mais ce fut les armes à la main. Sa résistance a sauvé l'honneur et bien mérité de la Patrie.

Fragen der infanteristischen Feuerleitung

Von Hptm. *Franz Reichenbach*, Kdt. Gebr. Mitr. Kp. IV/112.

Dann und wann wird, zumal bei Gefechtsübungen, welche ohne scharfe Munition durchgeführt werden, die Frage gestellt, ob es bei den rasch wechselnden Lagen des Kampfes zweckmässig oder überhaupt möglich sei, die Feuerleitung in die Hände einer besonderen Instanz zu legen, anstatt sie dem Schützen selbst zu überlassen. Würde das Feuer nicht beweglicher werden, wenn es der Schütze jederzeit so abgeben könnte, wie es ihm gut und nützlich erschiene? Es ist wohl nicht zufällig, dass diese Frage vor allem dann aufgeworfen wird, wenn, wie dies bei Gefechts-